

BOY ERASED

GARRARD
CONLEY

THE TRUTH CANNOT BE CONVERTED.



BOY ERASED

Des thérapies anti-gay
à la liberté d'être soi :
une inoubliable
histoire vraie
adaptée au cinéma

autrement

Arkansas, 2004. Garrard a dix-neuf ans lorsque ses parents apprennent son homosexualité. Pour ces baptistes ultraconservateurs, la chose est inconcevable : leur fils doit être « guéri ». Garrard est conduit dans un centre de conversion, où tout est mis en œuvre pour le forcer à changer. Où la Bible fait loi. Où *Harry Potter* est un livre déviant, où écouter Beethoven est interdit. Où on lui inflige une véritable torture mentale pour corriger sa prétendue déviance. Mais comment cesser d'être soi-même ?

Entre *Call Me By Your Name* d'André Aciman et *Pourquoi être heureux quand on peut être normal?* de Jeanette Winterson, *Boy Erased* est une immersion glaçante dans l'intégrisme religieux, le portrait émouvant d'un jeune gay en plein doute mais aussi un message d'espoir sur l'affirmation de soi. Récit autobiographique acclamé par la critique et les lecteurs, traduit dans le monde entier, *Boy Erased* est adapté au cinéma en 2019 par Joel Edgerton avec Lucas Hedges, Nicole Kidman et Russell Crowe.

« Un livre choc. On assiste à la naissance
d'un homme, mais aussi d'un écrivain. »

Los Angeles Review of Books

« Puissant et inoubliable. »

Washington Post

Garrard Conley a grandi dans l'Arkansas aux États-Unis. Envoyé dans un centre de conversion, il milite activement contre ces centres à sa sortie et écrit pour *TIME*, *VICE*, *CNN*, *The Huffington Post*. Il est lauréat de multiples bourses et enseigne actuellement à New York.

- RÉCIT -

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Baptiste Bernet

autrement

Illustration : © Rachel Willey
Adaptation française : Raphaëlle Faguer

www.autrement.com

Boy Erased

Garrard CONLEY

Boy Erased

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Baptiste Bernet*

Éditions Autrement **Littérature**

Publié en langue originale par Riverhead sous le titre :
Boy Erased.

© Garrard Conley, 2016.
© Éditions Autrement, 2019, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-7467-50999

À mes parents

Et pourtant, elle voyait à leurs regards choqués, altérés, que leurs vertus elles-mêmes se consumaient.

Flannery O'CONNOR, « Révélation »

Je peux regarder ce mur et déclarer « Il est bleu », même si quelqu'un d'autre assure « Non, il est doré. » Moi, je veux croire que ce mur est bleu. Il est bleu, bleu, bleu. À ce moment-là, Dieu vient à moi et dit : « Tu as raison, John, il est bleu. » Dieu m'aide à rendre ce mur bleu.

John SMID,
porte-parole du mouvement Ex-Gay,
dans une interview du *Memphis Flyer*

I

Lundi 7 juin 2004

John Smid se dressait de toute sa taille, le dos bien droit, radieux derrière ses lunettes à fine monture d'acier, dans un ensemble pantalon kaki et chemise à rayures devenu l'uniforme prisé des évangélistes du pays. On distinguait sous l'étoffe les contours de son maillot de corps, et ses cheveux blonds parsemés de gris étaient taillés en une courte brosse, le genre de coupe à la tondeuse qu'on dispensait à la chaîne chez Sport Clips, ces salons de coiffure des centres commerciaux du sud des États-Unis. Nous étions quant à nous assis en demi-cercle face à lui, vêtus selon le code vestimentaire du programme tel qu'il était détaillé dans l'une des 274 pages de nos manuels.

Hommes : chemise obligatoire, y compris pour dormir. Tee-shirts sans manches (débardeurs ou autres) interdits, même en sous-vêtements. Rasage obligatoire tous les jours. Les pattes doivent s'arrêter au sommet de l'oreille.

Femmes : soutien-gorge obligatoire, sauf pour dormir. Jupes jamais au-dessus du genou. Débardeurs acceptés uniquement sous un chemisier. Jambes et aisselles rasées au moins deux fois par semaine.

— Votre première tâche sera d'admettre à quel point vous êtes dépendants du sexe et de tout ce qui est profane, a déclaré Smid.

Nous étions en train de découvrir la Première Étape des douze qui constituaient le programme de Love in Action, une série de principes qui assimilait les péchés de l'infidélité, de la zoophilie, de la pédophilie et de l'homosexualité à des comportements addictifs tels que l'alcoolisme ou les jeux d'argent. Une sorte d'Alcooliques Anonymes pour ce que nos guides appelaient nos « déviations sexuelles ».

J'avais eu l'occasion, en me retrouvant seul avec lui dans son bureau quelques heures plus tôt, d'apercevoir un Smid très différent : plus doux, plus drôle aussi, le clown de la classe devenu quadragénaire et prêt à tout pour me faire sourire. Il m'avait traité comme un enfant, un rôle que j'avais endossé sans broncher, ayant dix-neuf ans à l'époque. Il m'avait dit que j'avais sonné à la bonne porte, que Love in Action allait me guérir, m'arracher à mes péchés et m'élever vers la lumière divine. Son bureau était assez lumineux pour m'en convaincre, avec ses murs presque nus, à l'exception de quelques articles de journaux encadrés et autres versets de la Bible brodés. Je voyais par la fenêtre une parcelle de terrain vide, chose rare dans cette banlieue, un enchevêtrement de hautes herbes laissées à l'aban-

don et parsemées de pissenlits éclatants dont les graines se disperseraient par milliers de l'autre côté de l'auto-route d'ici la fin de la semaine.

— Nous essayons de combiner plusieurs types de traitements, m'avait assuré Smid, faisant pivoter sa chaise de bureau pour se tourner vers la fenêtre.

Un soleil orangé escaladait lentement la face arrière des bâtiments aux contours indistincts et aux murs blanchis à la chaux qui se dressaient à l'horizon. J'attendais qu'il veuille bien laisser ses rayons se déverser sur le paysage, mais plus j'observais, plus le moment semblait reculer. Était-ce ainsi que le temps allait passer, ici ? Les minutes allaient-elles devenir des heures, les heures des jours, les jours des semaines ?

— Rejoindre le groupe, c'est déjà s'engager sur le chemin de la guérison, a dit Smid. Le principal, c'est de garder l'esprit ouvert.

J'avais choisi d'être là malgré un scepticisme croissant et une secrète envie de décamper pour laisser derrière moi la honte que j'éprouvais depuis que mes parents avaient découvert mon homosexualité. Mais j'avais tout simplement trop investi dans ma vie actuelle pour tout abandonner, qu'il s'agisse de ma famille ou de ce Dieu de plus en plus opaque qui m'accompagnait depuis mes premiers pas.

Seigneur, ai-je prié en descendant l'étroit escalier qui menait à la salle de réunion, à la lumière des néons qui clignotaient dans leurs cages d'acier, même si je ne sais plus qui Tu es vraiment, donne-moi la sagesse de survivre à cette épreuve.

J'attendais toujours que Dieu m'assiste quand, quelques heures plus tard, je me suis retrouvé avec mes semblables face à Smid.

— Vous êtes des pécheurs comme les autres, ni meilleurs, ni pires, a déclaré Smid, les mains dans le dos, le corps tendu, comme s'il était attaché à une planche invisible. Dieu nous voit tous sous le même jour.

J'ai hoché la tête avec les autres. Le jargon d'ex-gay m'était désormais devenu familier, même si je me rappelais encore le choc que j'avais eu en le découvrant sur le site de l'établissement, endroit où j'avais également lu pour la première fois que cette homosexualité que j'avais tenté d'ignorer durant la majeure partie de mon existence était selon toute vraisemblance « hors de contrôle », et que j'allais sûrement finir par faire des horreurs avec un chien si je ne me soignais pas vite. Aussi absurde que soit cette idée avec le recul, il faut savoir qu'à l'époque j'ignorais pratiquement tout de la question. J'étais encore assez jeune pour n'avoir eu que quelques fugaces expériences avec d'autres hommes. Je n'avais rencontré avant d'aller à la fac qu'un seul homme ouvertement homo, le coiffeur de ma mère, un gaillard à l'allure de bûcheron qui passait le plus clair de son temps à se comporter comme ce que j'estimais être un stéréotype : il complimentait mes tenues, ragotait sur ses collègues ou nous détaillait les préparatifs de son prochain flamboyant réveillon de Noël, sa barbe immaculée déjà soigneusement taillée pour incarner un Père Noël dépravé. Le reste de mes préjugés me venait des caricatures auxquelles se

livraient parfois, hilares, les fidèles de ma paroisse : poignets virevoltants et poses exagérées, phrases qui s'arrachaient au ton normal de la conversation pour adopter la cadence d'une chanson de comédie musicale – *Oh, mais tu n'au-rais pas dû !* –, pétitions que notre Église faisait circuler pour protéger notre pays des « pervers ». L'éclat d'un collant en Lycra fluo, les froufrous d'un boa en plumes, une paire de fesses bien fermes qui se trémoussaient pour la caméra : tout ce que je parvenais à voir à la télévision semblait confirmer qu'être homo était une chose anormale, contre nature.

— Vous devez absolument comprendre quelque chose, a déclaré Smid, sa voix si proche que je la sentais vibrer dans ma poitrine. Le péché sexuel n'est pour vous qu'un moyen de combler le vide que Dieu n'occupe pas dans vos vies.

J'étais là. On ne pouvait pas me reprocher de ne pas essayer.

La salle principale était petite et éclairée par des lampes halogènes. Une porte coulissante donnait sur un porche en béton brûlé par le soleil. Nous étions assis près de la porte sur des chaises pliantes rembourrées. Sur les murs derrière nous étaient suspendues, plastifiées, les Douze Étapes qui nous promettaient une guérison lente mais assurée. Ces posters exceptés, les murs étaient pratiquement vides : ni crucifix, ni chemin de croix. Ce genre d'iconographie était considéré ici comme de l'idolâtrie, au même titre que l'astrologie, les jeux de rôle à la Donjons & Dragons,

les religions orientales, les planches de Ouija, le satanisme et le yoga.

LIA avait adopté vis-à-vis du profane une position encore plus extrême que toutes les Églises que j'avais pu fréquenter, même si ses conseillers avaient une façon d'envisager le monde qui m'était somme toute familière. Dans le courant chrétien fondamentaliste que l'on appelle baptiste, la confession de ma famille, l'Église baptiste missionnaire interdisait à ses fidèles tout ce qui pouvait distraire l'âme, l'empêcher d'entrer en communication avec Dieu et la Bible. La plupart des centaines de confessions qui composaient le baptisme débattaient régulièrement de ce qui était permis ou pas à leurs ouailles, certaines Églises prenant le problème plus sérieusement que d'autres, en se penchant encore aujourd'hui sur des sujets tels que la danse ou les pièges contenus dans les textes profanes. « *Harry Potter* n'est rien de plus que le corrupteur de l'âme de nos enfants », avait déclaré un prêtre de passage dans notre église. Je me doutais bien que l'évocation du jeune sorcier aurait fait tout autant bondir les gens de LIA, et que mes heures passées à Poudlard devaient rester mon jardin secret. J'avais conclu avec Dieu un pacte encore plus strict en venant ici, qui m'obligeait à oublier presque tout ce qui avait précédé. Avant d'entrer dans cette pièce, on m'avait autorisé à ne garder que ma bible et le manuel du centre.

La plupart des clients de LIA n'avaient connu toute leur vie qu'un protestantisme collant au plus près aux préceptes de la Bible, et auraient tout donné pour être guéris. Ils ont donc accueilli les règles draconiennes

énumérées par nos conseillers avec des applaudissements polis. Les murs dépouillés étaient somme toute la décoration idéale pour cet endroit, une salle d'attente où nous patientions le temps que Dieu nous accorde son pardon. La musique classique étant interdite, elle aussi – « Beethoven, Bach, etc., ne sont pas considérés comme chrétiens » –, un lourd silence régnait dans la pièce pendant notre Temps Calme du matin, et imprégnait nos activités quotidiennes, créant une atmosphère pieuse.

L'espace d'étude situé dans un coin de la pièce, avec sa bibliothèque remplie de livres propres à vous inspirer et d'un bon paquet de bibles, proposait également des dizaines de témoignages d'ex-gays réformés avec succès.

« Lentement mais sûrement, je commence à guérir », avais-je lu ce matin-là en faisant couiner mon doigt le long de la page en papier glacé. « Je commence à comprendre ce que signifie être ami avec un homme sans le désirer sexuellement. J'ai découvert qui j'étais vraiment, à la place de la personnalité factice que j'avais créée pour me faire accepter des autres. »

J'avais passé les derniers mois à tenter de me défaire de ma « personnalité factice ». Un jour d'hiver, j'étais allé me jeter dans le lac à demi gelé de mon campus avant de regagner ma résidence étudiante en tremblant de tout mon corps, mes chaussures détrempées aspirées par le sol, me sentant de nouveau baptisé. Sous la douche qui avait suivi, paralysé par la brûlure du jet

d'eau chaude sur ma peau engourdie, j'avais regardé une goutte d'eau glisser le long de la pomme, et j'avais prié : *Seigneur, rends-moi aussi pur qu'elle.*

Cette phrase, je la répéterais tout le long de mon séjour à Love in Action, comme une sorte de mantra : *Seigneur, rends-moi aussi pur qu'elle.*

Je n'ai que peu de souvenirs du trajet en voiture avec ma mère jusqu'au centre. J'avais essayé de ne rien voir, d'empêcher mon esprit d'enregistrer ce qui défilait par la vitre côté passager, même si quelques détails me restaient : le Mississippi boueux, couleur de caramel, qui coulait sous la structure en acier du pont Memphis-Arkansas, l'ampleur de notre Nil américain représentant le stimulant idéal pour mon cerveau en manque de caféine, tandis qu'à l'orée de la ville scintillait la pyramide de verre qui baignait notre pare-brise de sa lumière aveuglante. Nous étions début juin : d'ici quelques heures, on ne pourrait plus poser la main nulle part sans se brûler, et la température deviendrait proprement étouffante autour de midi. La seule période de répit était le matin, quand le soleil frôlait l'horizon, encore une simple suggestion de la lumière à venir.

— Ils pourraient tout de même se payer quelque chose de mieux, a déclaré ma mère en quittant la route pour s'engager dans un parking devant une galerie marchande.

Le quartier paraissait plutôt aisé par rapport au reste de la ville, situé dans l'une de ses banlieues cossues, même si cette enfilade de magasins était sans doute